

“Face aux fake news, il faut retrouver les idéaux du journalisme”

■ La journaliste et philosophe Géraldine Muhlmann en appelle à un sursaut, en plaidant pour que les faits sensibles soient réhabilités comme matrice du journalisme.

Entretien Geneviève Simon

Dans *Pour les faits*, petit ouvrage aussi vivifiant que pénétrant, la journaliste et philosophe Géraldine Muhlmann interroge la notion de fait, à l'heure où ce dernier est une réalité qui divise. Cruciaux pour notre vie – intellectuelle notamment – qui est de plus en plus bousculée par les fake news, les faits méritaient bien un plaidoyer, que formule avec force celle qui est professeure à l'Université Paris-Panthéon-Assas et productrice de l'émission quotidienne *Avec philosophie* sur France Culture.

Avant même d'être objectifs, les faits sont, selon vous, sensibles. En quoi ?

Ce qui a toujours existé dans l'histoire de l'humanité, et qui s'est précisé avec l'invention du reporter, c'est une figure qui nous fait partager le sensible, en laquelle on ait suffisamment confiance, qui travaille avec le plus de précision possible et en évitant de livrer un regard purement singulier, empreint d'émotion ou de jugement. Contrairement à la petite musique ambiante qui dit “à chacun ses faits”, je pense qu'il n'y a pas de société sans le pari d'un partage du sensible. À force de moquer cela, tout le monde s'enferme dans son petit monde et le monde commun devient douteux, abstrait. On ne sait plus ce qu'est un fait réel parce que nous avons perdu l'habitude d'un partage du sensible dans une relative confiance.

Avec des publics de plus en plus morcelés, qui lisent des récits différents, et la tendance des réseaux sociaux comme des talk-shows à préférer la conversation aux faits récoltés par des observateurs, cette question du commun devient cruciale.

À la fin du XIX^e siècle, les journalistes d'opinion s'adressaient à de petits publics, auxquels ils proposaient surtout des tribunes, des critiques, des éditoriaux. L'enjeu du récit des “faits” n'était pas central, ni considéré avec une immense rigueur. Les Européens le savent peu, mais cette tendance a été contrée par l'inven-

tion, par les Américains, de la presse d'information, qui voulait rompre avec les publics d'opinion, restreints, où forcément l'opinion dominante tend à laisser de côté les faits pour elle “inconfortables” ou “désagréables”, comme disait Max Weber. Les nouveaux patrons de presse voulaient s'adresser à tous, et, à cette fin, publier avant tout des “histoires”, c'est-à-dire mettre dans le journal moins de “discours”, et plus de “récit”, pour reprendre une distinction de Gérard Genette. Ils formaient leurs reporters pour qu'ils taisent tout jugement personnel, leur interdisant d'éditorialiser, les poussant à raconter en rendant leur récit recevable par le plus grand nombre. On ne connaît plus cette situation où tout le monde a lu le même article, ou vu le même reportage, quitte, ensuite, à ce qu'on s'affronte dans la manière de juger.

À nouveau, désormais, on a beaucoup de publics, dont les conversations ont tendance à être dans le discours plutôt que le récit, et peu soigneuses des faits.

La grande victime de cette conversation démultipliée, c'est la curiosité...

Hérités des Lumières et de la fin du XIX^e siècle, le goût pour les faits, autrement dit la curiosité, est la grande vertu du reporter. Une curiosité simple, enfantine comme le disait Baudelaire, de celui qui ouvre les yeux sans tout de suite juger, et qui essaie de ramasser du matériel factuel, de laisser le réel s'imposer à lui. Cette curiosité ne fait pas forcément plaisir à mon opinion, elle me place en tout cas dans une dimension qui met de côté mes opinions. Aujourd'hui, les opinions sont tout le temps sur le devant de la scène, et ces opinions brident le regard et la curiosité.

L'intelligence artificielle produit désor-

mais des images et des vidéos bluffantes, ce qui ébranle la confiance et conforte le témoin dans son rôle irremplaçable.

Les images vont devenir de plus en plus douteuses, inquiétantes, car bientôt on va créer des images qui ressemblent à des images réelles, alors qu'elles sont totalement fausses. Les vidéos feront dire à quiconque n'importe quoi. Je suis inquiète: comment va-t-on faire quand on ne pourra plus croire en rien? Il nous

faudra bien renouer avec ce vieux machin qui nous vient des Lumières écossaises du XVIII^e siècle: l'idéal de l'observateur impartial, qui a trouvé toute sa portée sociale, au XIX^e siècle, dans la figure du reporter, véritable “témoin-ambassadeur” du public. Mandaté par nous, il va avec son corps observer, pour nous livrer les choses sur un mode universalisable, sans empoisonner son té-

“Aujourd'hui, les opinions sont tout le temps sur le devant de la scène, et ces opinions brident le regard et la curiosité.”

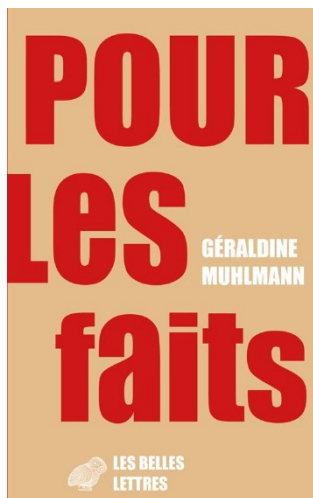


NATHALIE GUYON/RTV FRANCE 5

moignage sensible par trop d'opinion. C'est un vieux machin par rapport à l'IA, mais que nous restet-il d'autre? Il faudra bien que quelqu'un vérifie qui a pris l'image, et dans quelles circonstances. J'espère que cela réhabilitera cette figure du reporter sans laquelle aucune société non chaotique n'est possible, à mon avis.

Avec les fake news, le ver est déjà dans le fruit, la confiance est ébranlée. Êtes-vous pessimiste ?

Ce qui m'inquiète est l'envie de beaucoup de rester dans leur bulle d'opinion, et le fait que nous sommes en train de nous enfermer, non pas dans un conflit démocratique, ce qui serait sain, mais au contraire dans un hermétisme. Si chacun est dans sa bulle, il n'y a pas de conflit, puisque pour avoir un conflit, il faut du commun sur lequel s'affronter. Cette situation m'inquiète. Trump et ses faits alternatifs sont en grande



forme. Mais je pense qu'au bout du compte, les humains retrouveront confiance dans d'autres humains pour leur raconter des histoires, cela va finir par revenir.

Votre texte pointe aussi la complexité comme valeur, dans une époque qui y semble de plus en plus allergique.

J'évoque l'envie du simple comme prémisses du conspirationnisme ou du complotisme. On cherche à mettre en ordre, bien, et rapidement, avec un goût pour le binaire. Lors de la première campagne de Trump, quand on lui posait une question un peu difficile, il répondait: *Don't worry, I'll fix it*. Comme un plombier qui allait régler un petit problème. C'est significatif.

Le succès des séries télé et des podcasts en plusieurs épisodes montre un appétit du public pour les formats longs. Or ceux-ci ont quasi disparu du paysage journalistique.

C'est ma note finale d'espoir: la curiosité existe encore, vu les chiffres d'audience des podcasts.

Quelque chose n'est pas mort, notre besoin d'histoires et de récits est criant, il essaie de se satisfaire. Cela marche moins avec le journalisme parce que la figure du témoin ambassadeur est en panne. Il y a une suspicion constante: il nous raconte ceci, mais est-ce ainsi que cela s'est passé? Cette crise affecte le genre. Alors qu'en fiction ou dans les podcasts, la question ne se pose pas de la même manière.

Dans le milieu éditorial, on constate de plus en plus de formats hybrides, et des frontières de plus en plus floues entre les genres: essai, fiction, témoignages, reportages... De quoi est-ce le symptôme?

Le roman actuel a une tendance à diminuer en lui la part de pure fiction, et le journalisme ne va pas bien. Mon livre se termine par un hommage à Annie Le Brun pour qui le rêve est en panne. Or le rêve, c'est l'imagination, la fiction... Pour moi, les faits sensibles sont eux aussi en panne, et ce n'est pas contradictoire. Peut-être que lorsqu'on aura davantage confiance dans le réel sensible, on fera plus de fiction, on aura plus de rêves, parce qu'on fera la distinction entre les deux. On a besoin de l'un pour avoir l'autre. Votre constat de brouillage général reflète un rapport au monde perturbé.

Vous remarquez que la presse traverse la pire crise qu'elle ait connue depuis sa création: les journalistes sont haïs et discrédités. Qu'est-ce que cela dit de notre société?

Je tiens à préciser que je n'ai rien contre les critiques visant les journalistes et la profession, je ne défends pas une

corporation. Mon problème est le dé-saveu des idéaux mêmes du journalisme. Souvent, les gens qui critiquent les journalistes en vrac ne lisent même pas les articles. Et on sent que, derrière cela, ce sont les idéaux du métier qui n'ont plus de sens: aller chercher au bout du monde la vérité factuelle. C'est ce qui m'effraie: ceux qui critiquent les journalistes ne disent pas qu'ils vont aller avec leur petit portable faire mieux. Non, c'est plutôt l'idée que tout ce qu'on produit n'est que subjectivité pure, et que cela ne vaut pas plus que ça. Je pense donc que la haine des journalistes est inquiétante; elle conteste le sens même d'une visée d'impartialité et de partage du sensible. Ce rire et ce cynisme sont terribles.

Est-ce aussi lié à l'anti-intellectualisme ambiant?

Oui, et dans l'amalgame, parce que les reporters ne sont pas des figures intellectuelles. C'est

“C'est ce qui m'effraie: ceux qui critiquent les journalistes ne disent pas qu'ils vont aller avec leur petit portable faire mieux.”

même d'une certaine façon le contraire: ils ne doivent pas trop élaborer ou trop éditorialiser, mais sont classés dans l'élite intellectuelle. Il y a cette idée que des gens nous parlent depuis tout en haut. Or la figure du journaliste a toujours été moquée, méprisée par les élites, les intellectuels, les philosophes, l'ancienne aristocratie, la haute bourgeoisie. C'est vieux comme la presse! Dans cette hostilité, le journaliste était classé auprès du petit peuple, pas forcément cultivé ou distingué, un peu fouille-merde. Au fond, cela disait quelque chose du projet de la presse qui était effectivement d'être auprès du peuple. Or ce qui m'inquiète dans la haine des journalistes telle qu'elle s'exprime aujourd'hui, c'est que le reporter passe pour une figure de l'élite. On mélange tout, et c'est très grave car ce lien important de la presse avec le monde n'existe plus. La presse était faite pour tout le monde, ce n'était pas un truc d'élite. On a perdu ça.

→ Géraldine Muhlmann, *“Pour les faits”*, Les Belles Lettres, 158 pp., 9,90 €, numéroté 7 €



© BLAISE DEHON